

Neuf vies à Phnom Penh

Dans le cadre d'un atelier de réalisation documentaire, je m'en vais à Phnom Penh pendant un mois avec ma classe de cinéma de la HEAD – Genève. Quelques courtes histoires exotiques, reprenant les thèmes des huit derniers numéros.

Textes et photos : Laura Morales



Un

La naissance

Cachée derrière un tas d'ordures ménagères, une chatte donne naissance à quatre petits, dans l'indifférence. Un peu plus loin, à l'ombre d'une petite baraque d'un bidonville de Phnom Penh, une vingtaine de jeunes «barang»* sont postés là, l'air hagard. Ils écoutent, d'une oreille seulement, un homme qui leur parle des conditions de vie misérables de ces gens qu'ils observent. Ces *barang*s, c'est nous. Un attroupement de blanc becs transpirants, tenant serrés leurs petits carnets de notes cousus, sans pour autant oser y annoter quoi que ce soit. Certains toussotent à cause de l'odeur dégagée par les déchets qui cuisent au soleil, d'autres s'accroupissent pour se mettre à la hauteur de quelqu'enfant heureux, les derniers préfèrent s'en aller. C'est ce que je fais très vite. Nos têtes bourdonnent. La gestation va être difficile, l'accouchement douloureux.

*étrangers en Khmer

Deux et Trois

Le monde marin et le désert

Au milieu de la ville, une étendue de sable chaud, des dunes, un soleil de plomb. En dessous, des fossiles de poissons. Un homme joue au cerf-volant sur le cercueil du monde aquatique. Le lac de Boueng Kak a été asséché en 2010 dans l'intention d'en faire un énorme terrain constructible. Vendu à une entreprise chinoise par le maire de Phnom Penh pour plusieurs dizaines de millions de dollars, le projet immobilier de logements de luxe est en cours. Les habitants des abords du lac sont aujourd'hui remplacés par les grues. Quelques fantômes rodent encore.

Quatre

Le cosmos

La lune sourit de manière plus ou moins abstraite, derrière une voute de pollution.



Cinq

Camouflage

«Le village cimetièr» est un bidonville dont les maisons ont été construites sur d'anciennes tombes chinoises et vietnamiennes, au milieu de Phnom Penh, bordant la rivière Tonle Sap. Sur l'une des maisons typiquement khmer, une grande toile cirée sur laquelle est imprimée une photo de voiture de luxe occupe toute la façade. Deux carrés ont été découpés pour dégager les fenêtres et laisser entrer la lumière. Les publicitaires cambodgiens utilisent de grandes bâches en plastique pour y faire figurer différents produits de consommation. Des compagnies téléphonique bon marché à quelques publicités pour le seul parti de l'opposition au pouvoir, ce que l'on trouve le plus au Cambodge, ce sont les publicités pour de la bière.

Six

Pépite

Si j'étais un chat, j'aurais sans doute peur de perdre mes neuf vies d'un seul coup, lors d'un voyage en bus au Cambodge. Je suis en route pour Siem Reap et les temples d'Angkor. Il paraît que s'asseoir à l'arrière d'un bus est moins dangereux que de s'asseoir à l'avant. Soit. J'ai pris ma place à l'arrière. Je le regretterai amèrement après des heures de trajet sur une route de poussière et de trous. Si je ferme les yeux, j'ai le sentiment d'être dans un avion par fortes turbulences. Quelques sièges à l'avant, une cambodgienne mange des graines de tournesol. Je ne vois que ses pieds, et une pluie de coquilles vidées de leurs pépites qui s'abat au sol. Ici, les poubelles n'existent pas. Ici, tout est poubelle. Rien n'est poubelle.

Sept

Antagoniste

11h30 du matin, Siem Riep, l'heure de l'apéro pour les expat'. Je rencontre deux français sur leur propriété, qui m'offrent un pastis sur la terrasse de ce qui va bientôt devenir un petit guest house. Ils me font la visite des lieux en bons hôtes qu'ils sont. Je leur fais remarquer qu'un oiseau a déjà élu domicile dans la toiture de l'un de leur futur bungalow, en pointant du doigt un petit nid logé entre une poutre et des tuiles ocres. Eux me parlent de la lenteur des ouvriers cambodgiens, ces « fainéants ». La dernière gorgée de mon pastis me semble un peu amer. Les néo-colonialistes sont les oiseaux qui élisent domicile dans les tuiles ocres du Cambodge.

Huit

Vertige

A côté de notre hôtel se trouve l'Institut Français. Une petite oasis au milieu du désert pour celui qui cherche à manger une portion de frites « à la française », du pain « à la française » ou de suivre les infos « à la française ». C'est donc à l'heure de l'Happy Hour que je sirote mon mojito à 2.50\$ au milieu de cris d'enfants occidentaux. A la table voisine, un jeune français, le cheveux sur la langue, parle à sa femme tout en mangeant son plat doté d'une majoration d'environ 300% sur le prix moyen d'un plat khmer trouvé sur le trottoir d'en face. Il parle de Marine Le Pen, il parle plus généralement du sombre vendredi 13 novembre 2015. Je n'écoute plus. Leur enfant joue un peu plus loin. De l'autre côté de la terrasse, d'autres blancs attendent en file indienne de pouvoir acheter leur ticket pour « Le Petit Prince, le film ». Une bonne occasion d'emmener son marmot – qu'on a trimbalé depuis la France dans l'idée de lui « montrer du pays » – dans un lieu calme et climatisé, de lui donner un peu de *western touch* pour ses yeux fatigués par la chaleur. A l'entrée, une petite table habillée d'un drapeau français sur laquelle brûlent quelques bougies. Quelques mots simples sont accrochés au dessus. « Paris, je t'aime ».

Neuf

Neuf vies

A Phnom Penh, les chats ont la particularité d'avoir une queue très courte. D'aucuns disent qu'ils se la font couper lorsqu'ils sont petits, d'autres qu'il s'agit d'une race de chats différente. Je pense simplement qu'à chaque fois qu'un félin perd une vie, sa queue rapetisse.

